

C'était en cet endroit, sur un lit de fougère,  
 Que Dorante pleurait son ingrante bergère.  
 Les yeux languissamment arrêtés par les eaux,  
 Il tâchait de distraire et sa peine et ses maux.  
 Il voulait oublier sa perfide maîtresse,  
 Mais inutilement : dans l'accès qui le presse,  
 Il ne peut retenir ses cris et ses sanglots ;  
 D'une voix chancelante, il éclate en ces mots :  
 Parle, cruel objet d'une flamme éternelle :  
 Qui t'engage, en ce jour, à te rendre infidèle ?  
 En vain tu m'assurais que, sensible à mes feux,  
 D'une constante ardeur tu comblerais mes vœux.  
 Ton cœur me le jurait ; je le croyais sincère ;  
 Ah ! je connaissais peu le cœur d'une bergère.  
 Que t'ai-je fait, Phillis, pour te faire changer ?  
 Je saurai me punir, si j'ai pu t'offenser.  
 As-tu donc oublié que l'ardeur de ma flamme  
 Attendrit autrefois les ressorts de ton âme ?  
 Amour fut le témoin de nos engagemens ;  
 Amour était le dieu qui dictait les sermens  
 Que ta bouche me fit sous cette humble bruyère,  
 Où tu parais mon front des roses de Cythère,  
 Où, tous deux ennivrés d'amour et de plaisirs,  
 Nos nœuds se resserraient par de nouveaux désirs.  
 Heureux, nous y goutions les douceurs les plus pures.  
 Perfide, tes sermens n'étaient que des injures.  
 Le fortuné Tircis, qui m'a ravi ta foi,  
 Est sans doute plus beau, mais moins tendre que moi ;  
 Ses accens sont flatteurs, sa voix douce et flexible ;  
 Son air peut attendrir le cœur le moins sensible ;  
 Mais, prends garde, Phillis, les bergers sont trompeurs ;  
 Leurs feux sont passagers, leurs discours séducteurs.  
 Le papillon volage abandonne la rose  
 Pour une simple fleur nouvellement éclosé.  
 Mais, malheureux berger, tes cris sont superflus,  
 Ta cruelle persiste en d'odieux refus.  
 Ainsi le beau Dorante, en sa douleur extrême,  
 Racontait aux échos son amoureuse peine.  
 A sa voix, le zéphir cesse de soupirer,  
 La feuille de frémir, l'onde de murmurer ;  
 Les oiseaux, habitans des paisibles bocages,  
 Suspendent un instant leurs aimables ramages ;  
 La nature en silence écoute ses langueurs,  
 Et semble s'attendrir à ses justes douleurs.